

# ĀVĒ CĀSĀR IMPĒRĀTŌR !

*À Éric Henriet, grand uchroniste,  
avec mon admiration.  
J.P. Laigle*

## CHAPITRE PREMIER

Comme à regret, le liquide suinta dans le tamis et piqueta le silence de la première heure en s'égouttant. Le buveur redressa l'amphore sur son support et la reboucha, laissant se décanter dans le canthare en or le précieux cru crétois. Sa fin approchait. Il se dit qu'il n'en reverrait plus jamais la couleur si les sectateurs de Muhammad accentuaient leur pression dans l'est de la Mer Intérieure.

Il étira ses membres endoloris entre les draps en soie byzantine et s'accouda aux coussins de même tissu. Un luxe presque insultant pour lui qui depuis une décennie ne connaissait que la rudesse virile des camps et des campagnes militaires. Mais il était épuisé quand ses soldats l'avaient porté dans ce palais qu'ils s'étaient abstenus de trop piller. Une attention qui l'avait touché.

Il espéra que ses légions avaient fini de pacifier la Ville. Lorsqu'il s'était endormi, une partie des Lombards survivants était encerclée dans l'Amphithéâtre Flavien ; le reste avait forcé à cheval le blocus pour s'enfuir au prix de terribles pertes par la Voie Appienne. Il avait confié à son infanterie le soin de fixer les uns et à Thurmund celui de rattraper les autres avec ses cataphractaires.

Le siège de Rome n'avait guère traîné. Le Basileus Constant avait jugé la Ville indéfendable devant la marée lombarde refluant du nord. Avec les débris de son armée et de celle de l'Exarque de Ravenne, il s'était replié sur Ostie où l'attendait sa flotte intacte. Toute la population les avait suivis, terrorisée par les barbares. L'affaire s'était réglée entre militaires.

Maître de l'Urbs, il était libre d'en faire sa capitale. Lorsque le Basileus et le Pape reviendraient, ils seraient placés devant le fait accompli. Ils avaient sans doute compté que ses troupes sortiraient affaiblies du siège. A peine. Il pouvait encore appeler les légions de Rhétie. Les Alamans et les Bavares étaient matés ; la paix était achetée pour dix ans aux Avars. La reconquête de l'Italie continuait.

Il ôta le tamis de la coupe pour en savourer le contenu, lentement et complètement, avant de ressaisir l'amphore pour en tirer la sève. Lui revint alors la réflexion d'un légat d'Héraclius lors d'un banquet offert par son père au palais de Camulodunum : « Il n'y a que les barbares pour boire leur vin non coupé. » Sur quoi un convive avait traité les Grecs de mauviettes.

Tous deux en seraient venus aux mains si un Frison n'avait défié le visiteur de vider une amphore au goulot avec la lie et sans la reposer. Ce dernier avait perdu et s'était écroulé dans l'hilarité générale parmi les débris de poterie. Il nourrissait depuis une prévention tenace contre les prétentions des Grecs et se payait le luxe de répondre à leur langue abâtardie dans celle de Plutarque.

Il allait quand même faire encore honneur à leur vin quand un frottement imperceptible l'alerta. Il saisit d'une main la lourde spatha posée sur la table basse et brandit de l'autre la lampe à huile. Celle-ci éclairait chichement la vaste chambre, mais l'aube naissante l'aidait un peu à travers le vitrage coloré. Debout sur le lit, il scruta la pénombre et découvrit une forme sombre qui se traînait le long d'un mur.

— Halte ! Lève-toi et ne bouge plus !

La forme obéit lentement et resta adossée au mur, la main droite sur les yeux. C'était un vieillard presque chauve vêtu d'une tunique crasseuse et chaussé de sandales aux courroies élimées. Il semblait inoffensif et le buveur ne donna pas l'alarme. Ce dernier, ayant le sens du ridicule mais instruit d'une longue expérience, ne prit aucun risque et rugit en latin :

— Montre tes mains ! Qui es-tu ?

— Un esclave, répondit l'autre, yeux fermés, en obéissant.

— Comment t'appelles-tu ?

— Sigismund. Et toi ?

— Artus Caius Pendrācōnis, Maître des Bretons, des Pictes, des Scots, des Frisons, des Gaulois, des Hispaniens et des Rhètes, vainqueur des Francs, des Wisigoths, des Burgondes, des Thuringiens, des Bavarois, des Alamans et des Lombards, Consul, Patrice et bien plus encore si les dieux immortels me l'accordent.. À genoux !

— Oui, maître !

Sa colère retomba aussi vite devant la soumission qu'elle s'était levée devant l'outrecuidance. À voir la pitoyable chose effondrée, il douta qu'il s'agît d'un voleur, encore moins d'un assassin : elle paraissait épuisée et mal en point et grelottait en ramenant ses hardes sur sa peau sale. Il se demanda ce qu'il allait en faire. Pas un cadavre, en tout cas. Il décida de poursuivre l'interrogatoire :

— D'où viens-tu ?

— Je suis un Angle. Enfant, j'ai été capturé par les Francs et vendu à un marchand d'esclaves. C'est comme ça que je me suis retrouvé à Rome. Depuis, je sers la famille des Pincii et je vis dans leur palais

Artus se durcit. Avec les Saxons, les Jutes et les Frisons, les Angles avaient ravagé la Bretagne deux siècles auparavant. Son ancêtre, Artus l'Ancien, avait dû unir les Bretons, les Pictes et les Scots pour repousser les envahisseurs. Ces derniers avaient alors arraché l'Armorique aux Francs. Son échec récent à soumettre toute la péninsule le cuisait encore. Il l'avait acculée, non domptée.

— Tu m'as mal compris : où étais-tu ces temps-ci ?

— J'étais caché dans les souterrains du palais. J'étais encore là quand les Lombards sont arrivés. J'ai pris tout ce que j'ai trouvé pour subsister et j'ai attendu. Mais à présent je n'ai plus d'éclairage, j'ai froid, j'ai soif, j'ai faim.

Artus pouvait se permettre d'être compatissant : il poussa de la pointe de son épée la cuvette où il s'était rincé les mains et sauta du lit jusqu'à la porte de la chambre. Lorsqu'il revint avec six gardes pictes, l'esclave avait tout bu et dévorait un reste de pain et des fruits secs. Quatre lances restèrent pointées sur lui pendant que deux soldats le dépouillaient de ses hardes.

— Ça suffit : il est désarmé. Laissez-le manger.

Il avait parlé en picte et répété la dernière phrase en latin à l'intention de l'esclave qui se jeta sur les reliefs. Artus arracha un drap et s'en enveloppa comme d'une toge : la nudité ne le gênait pas, mais le petit matin de l'hiver finissant était glacial, même pour un vétéran. Il vida la coupe en prenant son temps. Un centurion entra avec quatre légionnaires munis de chandelles en suif.

— Ça suffit. Conduis-nous à ta cachette !

L'esclave se rhabilla tant bien que mal et tout le monde émigra dans un salon contigu où une boiserie amovible dissimulait astucieusement un passage. Le centurion et les photophores dégainèrent leurs épées avant de s'y engouffrer. Le raclement des cottes de mailles et des pièces d'armures contre les murs s'atténua rapidement. Dans l'attente, Artus se servit une coupe.

— Nous n'avons trouvé que trois grandes pièces et deux petites, toutes désertes, l'informa le centurion à son retour.

— Je veux me rendre compte par moi-même. Montre-moi. Toi, tu nous suis, ajouta-il en latin pour l'esclave.

Une odeur de latrines et de suif brûlé l'assaillit. Un escalier en pierre d'une trentaine de marches menait à un premier local où l'esclave avait visiblement accumulé ses déjections. Une table en bois occupait le centre ; deux coffres et une armoire étaient rangés contre les murs creusés dans la roche ; quatre couloirs s'ouvraient. Il emprunta le plus proche après avoir saisi une chandelle.

Il se retrouva dans un réduit moins encombré : un élégant petit autel en marbre veiné de rose s'élevait devant une niche murale encadrée de deux colonnes et coiffée d'un chapiteau attique. Des statuettes s'y alignaient. Il devina qu'il s'agissait des Pénates et des Lares de la maison. Ce n'étaient pas ses dieux, mais il s'inclina. S'il avait eu sa coupe, il aurait offert une libation.

Sur l'autel, des fleurs séchées témoignaient du respect ininterrompu du culte familial : ici au moins, les interdits du Nazaréen jaloux et du code théodosien n'avaient pas réussi à l'éradiquer. Combien de générations, unies par-delà le temps, avaient-elles sacrifié aux protecteurs du foyer ? Touché par cette preuve d'intime et persistante piété, il se dit que Rome n'avait pas perdu son âme depuis sa fondation.

Le fier conquérant éprouvait à la fois de la crainte envers ce modeste sanctuaire où s'arrêtait son empire et de la fascination pour ce qu'il représentait en ces temps d'abandon et de délabrement. Il comprit que Rome avait voulu lui dévoiler son cœur en se donnant à lui. Il sortit à reculons pour revenir à la première pièce. De là, il prit un nouveau couloir, poussant l'esclave devant soi.

— Par Bacchus !

Dans la pièce suivante, à la lueur jaunâtre tombant d'une chandelle fixée à un lustre, couraient sur une quarantaine de pieds deux séries d'étagères et de niches taillées dans la pierre et recouvertes de planches, bourrées de rouleaux et de codex. Même la bibliothèque d'Ambrosius Myrddin n'était pas aussi fournie. Il parcourut les rayons et saisit un ouvrage enveloppé dans un élégant étui en cuir rouge.

— Le traité sur les Étrusques de l'Empereur Claude ! s'exclama-t-il.

— Il manque malheureusement les livres 9 et 10, déplora l'esclave. Le copiste à qui j'ai confié ce travail n'a pu l'achever.

— Tu sais donc lire ! ? Que veut dire ceci ?

— C'est « L'Équitation » de Xénophon.

— Tu comprends le grec ! ?

— Assurément, maître, et même le gothique et le lombard : c'est parfois bien utile par les temps qui courent.

— Sous peu, ce seront des langues mortes. J'y mets bon ordre. Comment un esclave est-il devenu si savant ? Je serais curieux d'entendre ça, dit Artus en s'adossant négligemment à une étagère.

— Seigneur, puisque tu as du temps à perdre avec un esclave, je vais te conter mon histoire, dit le vieillard qui semblait en meilleure forme. Je suis arrivé tout jeune à Rome en la cinquième année du pontificat de Grégoire. L'année suivante, j'ai sauvé de la noyade un des fils de mon maître qui avait à peu près mon âge. Une vieille sorcière étrusque l'a appris et lui a prédit que tant que je serais aux côtés de son fils rien de fâcheux ne lui arriverait. Je crois qu'elle attendait surtout une récompense. Toujours est-il que je ne l'ai plus quitté d'une semelle : j'ai dormi avec lui, mangé avec lui, joué avec lui ; je l'ai accompagné partout, y compris à l'école. C'est ainsi que, mieux que lui qui était un cancre, j'ai profité des leçons des meilleurs précepteurs de Rome. Je n'avais pas le droit d'écrire et de parler, mais je savais voir et écouter et j'avais bonne mémoire ; et surtout ça m'intéressait d'autant plus que personne ne m'y forçait. C'est alors que mon protégé en a eu assez que je le suive jusqu'au bordel. Un beau jour, il m'est tombé dessus avec ses camarades et ils m'ont laissé pour mort dans une rue mal famée. J'ai fini par m'en remettre, mais lui a eu la gorge tranchée le soir même dans une taverne. Moi, je n'étais plus apte aux travaux de force. Comme j'avais goûté aux fruits de l'arbre de la science, j'ai été confié à l'intendant du palais qui m'a appris à tenir ses comptes et je lui ai succédé après sa mort. Je suis aussi devenu le bibliothécaire de mon maître et enfin son confident quand il a perdu la vue. Quotidiennement, je lui lisais des passages des auteurs anciens et nous les commentions tous les deux. Au moment où tes armées ont franchi les Alpes, je savais que ça ne durerait plus longtemps, car il déclinait de jour en jour. Il était pratiquement moribond quand les Lombards ont commencé à fuir vers le sud. Il avait quatre-vingt-dix ans quand ses derniers serviteurs fidèles l'ont emporté vers Ostie. Il m'a supplié de ne pas laisser la bibliothèque tomber aux mains des barbares. J'ai perdu du temps et c'est comme ça que je me suis retrouvé coincé ici. À l'heure qu'il est, il a dû payer son obole à Charon. Il n'avait plus de famille ici : tous les siens ont fui à Constantinople ou ont été tués par les Lombards. C'était un Romain de vieille souche. Les Pincii ont donné des sénateurs, des généraux et de nombreux magistrats à la Ville. Sous Constantin le Grand, ils possédaient presque toute cette colline qui a fini par s'appeler le Pincius alors qu'avant c'était la Colline des Jardins. Quand les barbares sont arrivés, leurs affaires ont commencé à périlcliter. Sous l'Empereur Héraclius, ils commerçaient encore jusqu'en Arabie et en Arménie et avaient même des relations à Taprobane. Il a fallu vendre des terrains. A présent il ne reste plus que ce palais et ses environs. Le Patrice Bélisaire y a établi son quartier général quand Vitigès a tenté de reprendre Rome. Il tombe en ruines ; il est comme toute cette ville : il n'y a plus assez de monde pour l'entretenir. C'est la fin de la civilisation. Que vont devenir tous ces livres ? Ils ont échappé aux Wisigoths, aux Vandales, aux Ostrogoths, aux mercenaires hunniques et autres des Grecs, aux Lombards, aux rapines de Bélisaire et de sa femme Antonina. Des générations de lettrés les ont amoureuxment accumulés et entretenus. Ils risquent d'être dispersés à l'encan ou de tomber entre les mains des prêtres qui les expurgeront ou effaceront ceux qui leur déplairont. Quelle époque que celle où ces chrétiens nés d'hier se permettent de juger les anciens ! Car si l'humanité future doit un jour réinventer ce que l'humanité passée a eu tant de mal à créer, à quoi servons-nous, nous, l'humanité actuelle... ?

— De mieux en mieux : un esclave philosophe !

Pourtant, Artus ne comprenait que trop le vieillard. La nouvelle de la destruction par les Arabes des manuscrits de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie était parvenue jusqu'en Bretagne. Maintenant que

les barbares occupaient la Byzacène et menaçaient Carthage, quels assauts contre la civilisation préparaient-ils ? Mais il aurait bientôt les moyens de le leur faire payer...

Il retira un volume : un traité de stratégie en grec attribué à Hannibal. Même s'il ne concernait pas la campagne d'Italie, il en aurait sans doute l'usage. Puis il arpenta avec circonspection la ruelle séparant les rangées d'étagères, effleurant imperceptiblement les livres, comme s'il craignait de les réveiller, avant de revenir à son point de départ. Mais peut-être n'attendaient-ils que sa venue...

— Il y en a autant dans les autres salles ?

— Il y en a une encore plus grande et toutes deux sont pleines.

— Montre-moi ça.

Lorsque l'inspection prit fin, trois nouveaux livres avaient quitté les étagères : un recueil de poèmes de Sapho de Lesbos, un traité de mathématiques d'Hypatia d'Alexandrie et le pamphlet contre les chrétiens de Celsus qu'il n'avait jamais pu lire intégralement. De retour à sa chambre, il déposa son butin sur la table et remplit sa coupe avant de se tourner vers l'esclave :

— Tu as bien entretenu cette bibliothèque. Je te félicite. Ne t'inquiète pas pour elle : elle est en de bonnes mains. Dis-moi : connais-tu Rome aussi bien que ce palais ?

— Comme si j'y étais né. Et je connais tout aussi bien ses habitants et leurs habitudes. Mon maître recevait tous les grands de la Ville et ne me cachait rien de ce qu'il pensait d'eux.

— Parfait. J'aurai sans doute l'occasion d'employer tes talents. Centurion, fais-lui servir un solide repas et trouve-lui un endroit où il pourra se reposer. Je veux que ce soit dans le palais afin qu'il reste à ma disposition. Désigne aussi une corvée pour enlever les immondices qu'il y a en bas. Attention : que rien ne soit dérobé ou abîmé. Je serai sans pitié. Autre chose : qu'une lampe soit déposée en bas sur l'autel et, surtout, que l'huile en soit renouvelée régulièrement pour qu'elle ne s'éteigne jamais. À présent, laissez-moi tous !

— Sois remercié pour ta générosité, grand roi, s'inclina l'esclave.

À ce titre, Artus tiqua. « Rex » était le terme que la diplomatie byzantine concédait dédaigneusement aux souverains barbares de la Pars Occidentis censés gouverner au nom de l'Empereur de la Pars Orientis. Il l'aurait cependant porté si les sourcilleux roitelets de Bretagne et d'Hibernie ne lui avaient imposé, comme à ses prédécesseurs, celui de « Dux Bellorum » (Général en temps de guerre).

Les Francs l'appelaient pourtant « Konung » (Roi), les Avars « Khagan » et ses soldats celtes « Emrys », corruption d'« Impērātōr », qu'il feignait d'entendre dans le sens originel de général en chef de la part des Gaulois et des Hispaniens. Mais, comme Dioclétien, il préférait « Dōmīnus » (Maître). Il avait aussi hérité le titre de Consul, décerné par Justinien à Artus l'Ancien après la victoire de Camlann.

Enfin, dans un parchemin rédigé à l'encre de pourpre, Constant l'avait nommé Patrice en le suppliant d'intervenir contre les Lombards qui l'avaient acculé dans le Latium. Le Basileus ne contrôlait plus qu'Ostie et la Sicile. Il ne recevrait aucun renfort de Constantinople maintenant que Théodore, obscur stratège de Paphlagonie, avait profité de son absence pour y prendre le pouvoir.

Artus commandait à présent la plus grande armée depuis que le Patrice Aetius avait repoussé les Huns. Il était résolu à chasser d'Italie aussi bien les Grecs que les Lombards, leur rivalité ayant ruiné la péninsule. Si le Basileus voulait son aide pour recouvrer son trône, il devrait lui accorder bien mieux qu'un titre honorifique, ricana-t-il mentalement en vidant sa coupe.